

Le garçon-léopard

BASTIEN ROUBATY

J'avais écrit Béatrice au lieu de Maman. Un B à l'envers, quatre barres au E. Un corps en bâtonnets pourvu de lunettes sévères et d'une robe à carreaux très irréguliers, sans doute tissée par des Ecosais myopes. Un crâne rendu lisse par nul autre traitement que celui que je réservais alors à tous mes personnages féminins, les cheveux étant trop difficiles à dessiner. A ses pieds, un poireau qui dépasse d'un panier à commissions.

Papa, c'était César. Un corps musclé, gratifié d'une fine moustache, d'un chapeau melon et d'un attaché-case duquel s'échappent quelques pièces d'or. César et son métier de comptable, qui malgré son apparente routine me paraissait être une activité mystérieuse permettant de passer ses journées à détailler l'intérieur de coffres forts séculaires. C, quatre barres au E, S, A, R.

Entre eux, un très petit personnage au corps triangulaire, jupe géométrique de laquelle une tête sans bouche émerge. Esmée. Un E en trop. Quatre fois quatre barres.

Et moi. Bertil Montgomery.

Ce dessin est une des rares chose qu'il me reste de mon enfance au 13, Rue du 13 juin. C'est à la fin de celle-ci que cette histoire commence. C'était un soir d'hiver, nous avions mangé des poireaux et ma mère avait dit «tu ne vas quand même pas le prendre avec toi!» Mon père, impatient, avait répondu «mais ça n'a pas lieu dans une cave, enfin, c'est un endroit très respectable, c'est au théâtre».

– Il est trop jeune pour aller au théâtre.

Mon père avait l'habitude de parlementer. Ma mère, celle de céder. Il avait répliqué par un argumentaire en trois alinéas. «Faites ce que vous voulez», avait-elle conclu en soupirant avant que mes supplications ne réveillent Esmée. J'avais sauté de joie dans mes chaussures brillantes et nous étions partis à pied sans demander notre reste.

Il y avait au Théâtre Bénédicte Mimosa des rectangles de parquet, des carrés de velours, des ronds de lumière et des lignes d'or. Des adultes fumaient et buvaient en riant bruyamment, se substituant au spectacle imminent sur scène. Beaucoup de serveurs quadrillaient la foule en distribuant des canapés ou en avançant des chaises. Un lustre monumental pendait du plafond. Il était si large et brillant qu'il permettait aux spectateurs de surveiller leur reflet en y jetant un regard discret.

On nous proposa des petits pains au pavot pendant que nous patientions pour obtenir nos sésames. La mie en était encore chaude. Je n'avais jamais rien vu d'aussi chic. Je n'arrêtais pas de regarder en l'air, captivé par le cumulus d'or, les balcons, les bébés dodus qui volaient tout autour. La file compacte avançait très lentement. Je dus me rendre aux toilettes.

– C'est juste là-bas, derrière l'aquarium. Ne te perds pas et rejoins-moi ici quand tu as fini.

Je me frayai un passage parmi les longues paires de jambes, sans perdre de vue l'écran d'eau dans lequel barbotaient des poissons comédiens et des tilapias projecteurs. En ressortant des waters, je m'arrêtai un instant pour contempler leurs trajectoires aériennes. Les poissons scintillaient entre les bulles, fonçant de manière aussi soudaine que désordonnée avant de s'arrêter net pour quelques battements de nageoires. Dans le gravier moussu, un amphithéâtre décoratif semblait attendre quelque aquatique attraction. On pinça soudain mon oreille.

– Qu'est-ce que tu fiches là, toi ?

Le barbu qui me retenait par le lobe avait un pistolet à sa ceinture. Je fus tétanisé une seconde, puis me dégageai et me mis à courir le long du bassin, effrayant tous les poissons. J'imaginai le sifflet de Mme Vetter, les piquets rouges et bleus de la salle de sport, l'aiguille du chronomètre. Je n'entendis pas les «hé» et les «oh» outrés. Je fonçai vers mon père, absorbé par la lecture du programme, qui fut désagréablement surpris de me voir débouler avec un agent de sécurité sur les talons.

– C'est votre fils? Les enfants ne sont pas admis dans les établissements publics après vingt-deux heures.

– Il n'est pas vingt-deux heures.

Il mit la main sur la crosse de son arme, presque par inadvertance.

– Je peux savoir votre nom, monsieur?

– Nous serons partis avant. Avant vingt-deux heures.

Le barbu grogna.

– Je vous ai à l'œil en tout cas.

Il recula de quelques pas et détailla mon père des cheveux peignés aux chaussures cirées. Il eut l'air de gonfler un peu ses plumes, à la manière d'une autruche intimidante, puis reparti à grands pas furieux en direction d'un jeune homme qui tentait d'allumer une cigarette en provoquant un court-circuit dans un abat-jour.

Mon père me tira parmi la foule. Rejoignant les portes dorées incrustées de vignes mécaniques dont les raisins tournaient, nous tendîmes nos billets à un placeur qui nous indiqua le bas de l'escalier de velours.

J'oubliai instantanément l'incident qui venait de se produire. Je n'avais jamais rien vu d'aussi beau. A petits pas émerveillés, j'avançai sous les balcons qui pointaient leurs museaux majestueux. Nous dépassâmes les grappes de lumières du plafonnier gigantesque, le public parfumé et pompeux. Nous nous engouffrâmes juste devant la scène. Je vis les chaises pliantes bien alignées comme des trônes princiers. On y avait disposé des coussins de soie.

Un vertige délicieux me prit quand les lumières déclinaient. Un battement rapide retentit sous mes côtes et dans la salle. Emis des entrailles tendues d'une batterie qui émergeait d'entre les parois de velours, on l'eut pris pour un tambour tribal annonçant un sacrifice terrible. L'inférieure rythmique fut vite contrebalancée par les barrissements chaleureux des trompettes, éléphants de cuivre meublant le côté de la scène d'une chorégraphie patoude à base de gauche-droite répétés. L'atmosphère carnavalesque s'accompagna vite des pas boisés et vigoureux de la contrebasse. Enfin, le vaisseau noir, brillant et fuselé qu'était le piano avança prudemment ses notes de cordes frappées, nettes cascades musicales dans un paysage sonore de plus en plus escarpé. Les musiciens semblaient participer à une course, comme tenus de jouer de toutes leurs forces dans un temps imparti, un effort explosif, un tonnerre d'applaudissement.

La bourrasque passa. Les mains cessèrent de battre et les bracelets de s'entrechoquer. Tout se calma. Le piano seul resta audible, déroulant un tapis duveteux sur lequel s'installa doucement une voix. Une voix extraordinaire. La chanson était connue de tous, pourtant personne ne soufflait mot. Elle était satinée et puissante, rugissante et caressante: elle enivrait les oreilles, berçait les cœurs, faisait frémir les peaux. Les cordes vocales et le larynx qui produisaient un tel timbre (en association avec des poumons particulièrement coopératifs) s'activaient à l'intérieur d'une poitrine mate couverte de tissu brillant, sous un menton fier, des pommettes roses et des boucles d'argent. Le public et les instruments se faisaient tout petits et plissaient les yeux face au charme de la chanteuse, qui ne tarda pas à accompagner son propre refrain d'une clarinette aussi brillante et mélodieuse qu'elle.

A cet instant, je compris le pouvoir de la musique. Je compris pourquoi les marins abandonnaient leurs bateaux pour rejoindre les sirènes, je compris le lien entre le sillon d'un disque et celui d'une larme.

Chloé Demiton fascina son public pendant près de deux heures. Elle ondula parmi les solos de ses musiciens, but des coupes de champagne tirées d'un magnum dissimulé sous le couvercle du piano, fuma une cigarette le temps d'une chanson particulièrement langoureuse. Je ne ratai aucun de ses gestes, aucune de ses notes. Elle non plus.

– Nom de Dieu, vingt-deux heures trente-neuf!

Mon père me tira de ma torpeur au moment où Chloé Demiton déployait un parapluie, sous un tonnerre d'applaudissements, en prévision de l'averse d'éloges qui suivrait son concert. Quelques fleurs lancées des balcons rebondirent sur la toile cirée, puis l'artiste se laissa avaler par les rideaux pourpres qui l'effacèrent de scène.

Nous passâmes nos manteaux en vitesse et nous frayâmes un passage parmi le flot tiède de spectateurs satisfaits. Le tapis rouge. Le guichet. Le porte-parapluie. La porte vitrée. Quelqu'un, derrière, nous apostropha soudain. Mon père sursauta et piqua une tête dans l'amas de vestes courroucées, me traînant à sa suite. Nous émergeâmes sur la gauche du théâtre, dans la bise nocturne.

– Hé, attendez!

Il nous avait suivi à l'extérieur. Mon père se mit à trotter comme si on l'attendait quelque part, se maîtrisant pour ne pas simplement prendre ses jambes à son cou.

– César, attends!

A l'appel de son nom, il se stoppa brusquement. Surpris, je fus victime d'une plaque d'égout givrée et m'étais à côté de lui. Mon coude et ma hanche rebondirent sur le sol dur. Mon père me remit sur mes deux pieds en disant quelque chose comme «ça alors». Je frottai en grimaçant le bout de mon radius et de mon cubitus. Une créature se rapprocha de nous. Elle ne portait pas de pistolet à sa ceinture, ni de chemise bleue, ni d'insigne. Pourtant, elle était plus effrayante que le plus effrayant des agents de sécurité. Muni d'un balai dégoulinant d'une glaire blanchâtre et d'une salopette avec des jambes gonflées comme des manches à air, l'homme dépassait d'une tête et demie les quelques curieux qui épiaient la scène. Il prit mon père dans ses bras et son corps titanesque sembla l'avalier.

biblio

Après Saturne

Ed. PLF, 2019

Les Caractères

Ed. PLF, 2016



PHOTO SIMON JOBIN

bio

Bastien Roubaty est né dans le canton de Fribourg en 1993. Passionné de théâtre et de musique, il est enseignant et contribue à divers projets d'écriture, tout en poursuivant son œuvre personnelle. Il a publié deux romans, ainsi que des nouvelles et poèmes en revue. L'extrait que nous proposons ici est le début de son prochain roman, *Le Garçon-léopard*, à paraître en 2022. **CO**

www.bastienroubaty.wordpress.com

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un.e auteur.e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un.e traducteur.trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de la Fondation Pittard de l'Andelyn et de l'Association [ch]litterature.ch].